

# SID



بلاگ مرکز اطلاعات علمی



کارگاه‌های آموزشی



سرویس ترجمه تخصصی



فیلم‌های آموزشی

## کارگاه‌ها و فیلم‌های آموزشی مرکز اطلاعات علمی

آشنایی با پایگاه‌های اطلاعات علمی بین‌المللی و ترجمه‌های جستجو بین‌المللی و ترجمه‌های جستجو

کاربرد نرم افزار SPSS در پژوهش

پروپوزال نویسی (علوم انسانی)

کاربرد نرم افزار End Note در استناددهی مقالات و متون علمی

صدور گواهینامه نمایه مقالات نویسندگان در SID

## **Approche contrastive du traducteur: traduisibilité et intraduisibilité**

**ASSADOLLAHI Allahshokr**

Professeur

Université de Tabriz

**nassadollahi@yahoo.fr**

(date de réception 15/10/2010 - date d'approbation 28/11/2010)

### **Résumé**

Le traducteur, étant le premier filtre des signes linguistiques, des notions culturelles et des aspects sociolinguistiques, joue un rôle crucial dans la transmission des images et des conceptions poétiques. Sa méthode est de rapprocher autant que possible deux visions du monde, c'est-à-dire deux langues, l'une de l'autre, avec tout ce qui est considéré comme ses entours. Mais si, avec les tenants des idées de l'impossibilité de la traduction, surtout avec celles de ceux qui considèrent la traduction comme une trahison, nous constatons que la traduction n'est qu'une application ou du changement de forme et des signes linguistiques, le travail du traducteur serait d'inventer, de fabriquer et de trouver des équivalents dans sa langue de source; mais si nous suivons les idées de G. Mounin et E. Nida concernant l'existence des universaux dans les langues et la possibilité de la traduction, ne serait-ce que par le biais d'une application oblique, la tâche du traducteur serait d'interpréter le texte cible et pas les signes évidemment. Quelle que soit sa méthode, le traducteur suivra une approche dite contrastive dans sa démarche. Cette idée sera développée dans cet article tout en étant illustré par des exemples probants des textes persans et français.

**Mots-clés:** Traduction, Traducteur, Traduisibilité, Universaux, Approche Contrastive.

## **Introduction**

Ce qui nous intéresse ici et ce qui préoccupe souvent l'esprit intellectuel des chercheurs, consiste à savoir comment le traducteur arrive à réconcilier les deux systèmes de la production de sens, de signification, de culture et deux visions du monde tout à fait différentes. Nous savons que le rôle de la traduction est de rapprocher de plus en plus des éléments si disparates et si variés les uns des autres et d'en faire une unité de savoir et de compréhension logique. En fait, la traduction est un processus de rapprochement et de compréhension. Le traducteur est un interprète des textuels, un révélateur des extra-textuels ou extra-linguistiques, un réconciliateur des langues et des cultures et un ambassadeur de savoir et de connaissance. Car ainsi que l'on vient de le dire, la traduction est à la fois l'action de faire passer et de transposer d'une langue à l'autre, résultat de l'action de traduire, ouvrage qui en reproduit un autre dans une autre langue différente, et l'interprétation ou la façon d'exprimer et de correspondre à un renvoi, à un processus, à un résultat ou à un produit. Autrement dit, il y a le côté linguistique et le côté extra-linguistique dans la traduction et le traducteur doit les faire passer en même temps dans un autre système de signification car il a aussi bien la responsabilité de la traduction que de l'interprétation. La traduction n'est plus une simple transmission des termes et des signes dans un autre système de signification, mais plutôt un acte de commentaire et d'interprétation. Même si l'on considère, comme ont fait la plupart des linguistes comme Roman Jakobson, la traduction en tant qu'acte de communication, ici aussi le problème de l'extra-linguistique comme "culture" reste un élément déterminant.

### **1. Querelle de toujours: Linguistiques ou non-linguistiques?**

Depuis toujours il y a des tenants de la théorie des signes et ceux des aspects non linguistiques de la traduction qui s'opposent les uns aux autres. Mais il ne faut pas oublier que le conflit des traductions et des traducteurs se trouve même au niveau les plus intérieurs des choses et touche plus ou moins

les éléments les plus infinitésimaux des couches de la pratique des traductions.

Même sur le plan linguistique, il y a deux conceptions qui s'opposent: la linguistique comme description de langue qui considère la langue comme un système de signe linguistique et la linguistique comme étude du fonctionnement du langage en tant que système de règles comme dit Jakobson dans son *Essais de Linguistique générale* (Jakobson R.: 1963, p. 78). Et bien évidemment, quand il s'agit du langage, l'extra-linguistique joue un rôle dominant dans la traduction. Ceci dit, la traduction ou mieux vaut dire le traducteur se heurte toujours à deux problèmes indissociables : un fait purement linguistique et celui de la non-linguistique ou l'extra-linguistique qui est beaucoup plus large et plus vaste à savoir la sociolinguistique, la culture, l'anthropologie, l'ethnologie, l'Histoire...

Pour les tenants de la linguistique, la traduction n'est que l'échange des signes entre deux systèmes et pour les partisans de la non-linguistique, la compréhension d'un énoncé dépasse le cadre linguistique et englobe les facteurs sociaux: la plupart du temps, les variations linguistiques ne sont que des manifestations de l'appartenance à une classe sociale, à une profession, à un niveau de vie, à un groupe etc. C'est ici que le problème de la traduisibilité et de l'intraduisibilité se pose dans le processus de la traduction. C'est ici que le traducteur se trouve entre deux parcours différents et que tout dépend de sa capacité de création et de sa méthode de production. Pour qu'il puisse s'échapper à l'impossibilité et à la simplicité des choses, il entreprend les différentes sortes de traduction: directe ou littérale, oblique, comparative, interprétative...

Chacune des traductions citées ci-dessus a ses propres caractéristiques et se distingue des autres par ce que nous entendons comme fidélité, conformité et efficacité. Mais il ne faut pas oublier que chacune de ces traductions a bien ses avantages et ses inconvénients. Vu les différents aspects des traductions que l'on constate dans chaque méthode de traduction, il va de soi que dans la traduction, au sens propre du terme, rien n'est parfait.

Autrement dit, il n'y a aucune traduction qui pourrait nous convaincre et nous persuader une fois pour toutes; d'où un débat constant sur l'aspect traduisible et intraduisible de la traduction.

C'est pourquoi il y a de différents points de vue sur la traduisibilité et l'intraduisibilité de la traduction. Selon certains théoriciens de la traduction comme Georges Mounin et Eugène Nida, tous ceux qui ont conclu très vite à l'intraduisibilité entre langues, sont partis du fait que le sens sur lequel porte la traduction dépend de l'énoncé linguistique (Roger-Canon François: 2010, p. 5). Selon certains d'autres, ce sont ces côtés non-linguistiques et extra-linguistiques qui rendent la traduction impossible. Mais où est donc cette possibilité de la traduction. Si tout nous empêche de traduire, qu'est-ce qui aide le traducteur à faire l'acte de la traduction? En partant de ces deux théories de l'impossibilité de la traduction, la traduction, l'échange de savoir de connaissance, devient pratiquement infaisable. Nous savons très bien que la traduction a été faite tout au long de l'histoire et que les hommes ont échangé leur savoir, leur art, leur vision du monde et leur culture. Mais tout cela est fait grâce à l'effort et à l'invention du traducteur. Compte tenu des difficultés concernant la traduction et de son intraduisibilité sans cesse rappelée par les linguistes et théoriciens de la traduction, la traduction doit son historicité à des approches contrastives menées par des traducteurs du monde entier. Les traducteurs favorisent le terrain de la traduction, facilitent ses démarches et lui donnent la naissance. Les traducteurs font corps avec la traduction et cette union varie d'une traduction à l'autre.

Mais une question se pose à tout moment: qu'est-ce qui rend la traduction possible? Nous savons très bien qu'une traduction parfaite n'existe pas et que personne ne peut prétendre d'accomplir un acte de traduction complètement réussi. Par contre, dans toute la traduction, surtout dans le domaine de la littérature et de l'art, non seulement le traduit n'est pas conforme à l'original, mais aussi il devient le résultat d'une nouvelle aventure de la création littéraire et artistique ou mieux vaut dire d'une réécriture. Le traducteur se situe entre deux tendances opposées. Il est désespéré par l'intraduisibilité et

encouragé par la traduisibilité. Celle-ci vient du traducteur lui-même, de sa méthode, de ses approches et de ses inventions. Toutes les traductions subissent plus ou moins les interventions subjectives du traducteur. Celui-ci, ayant un œil sur le signe, la linguistique, le système de signification et le textuel, il aura l'autre sur la situation, la culture, les traits communs et le non-textuel ou l'extra-textuel. Selon Mounin «la traduction est un cas de communication dans lequel, comme dans tout apprentissage de la communication, celle-ci se fait d'abord par le biais d'une identification de certains traits d'une situation, comme étant communs pour deux locuteurs. Les hétérogénéités des syntaxes sont court-circuitées et justifiée par l'identité de la situation.» (Mounin G.: 1963, p. 266)

Cette idée pourrait bien faciliter la tâche du traducteur si certains linguistes n'insistaient pas sur le côté purement linguistique de la traduction. En fait, ce qui est évident, c'est que la langue et la culture ont le même poids dans la traduction. C'est-à-dire pour le traducteur la connaissance de la langue, le côté linguistique, et la culture, le non-linguistique, dont cette langue est expression, est totalement nécessaire. Autrement dit, le traducteur fera plus d'attention à la sociolinguistique qu'à la linguistique. Car le côté non-linguistique l'emporte plus souvent par rapport à l'aspect linguistique. Ici je n'ai absolument pas l'intention d'aller plus loin et de dire que la traduction est un acte d'interprétation et d'herméneutique pour ne pas minimiser une fois de plus l'importance du système des signes dans la traduction. Car pour certains traductologues, l'interprétation n'est rien de moins qu'un dialogue herméneutique s'établissant entre le traducteur et le texte original.

## **2. Traducteurs: pionniers des langues et des cultures**

Ainsi que l'on vient d'en parler, la traduction dépend entièrement du talent et de la méthode du traducteur. Dans l'histoire de la traduction et selon le livre intitulé *Les Traducteurs dans l'histoire*, écrit par Jean Delisle, nous trouvons même des traducteurs qui inventent des alphabets, des mots, des expressions et fabriquent des langues (Delisle Jean: 1995, p. 42). Par

exemple dans "la Maison de savoir" (Dar alhekmat de Bagdad aux IX<sup>e</sup> et X<sup>e</sup> siècles, (Ibn Ishagh Alnadim Mohammad: 1987, p. 433) la plupart des traducteurs, réunis sous l'ordre du calife Mamoun pour traduire tous les livres grecs, surtout ceux de différentes sciences, en arabe, ont inventé pas mal de vocabulaire selon leur croyance et leur conviction sans faire attention au côté linguistique des choses. S'il y avait par exemple un mot philosophique comme "cause" ou "principe de tout" dans un livre grec, ils l'ont traduit en *Dieu* ou en *miséricorde* (Delisle Jean: 1995, p.122). En 1355, sous l'ordre de Jean II, le roi de France, les *Décades* de Tite-Live, historien romain, ont été traduits par Pierre Bersuire après avoir inventé une soixante-dizaine de mots qu'il trouvait vraiment nécessaires pour cette traduction: les mots comme *cirque*, *sénat*, *triomphe*, *auspice*, *augure*... étaient considérés comme les mots-clés par Bersuire afin de traduire les *Décades* en français. Quelques ans plus tard, sous l'ordre de Charles V Le Sage, on a rassemblé un millier de manuscrits et on a demandé à une dizaine de traducteurs de les traduire en français, ce que l'on fait exactement à Dar al-hekmat à Bagdad. Parmi ces traducteurs de Charles V, nous voyons le nom de Nicolas Oresme, protecteur des lettres et des arts, qui invente presque 450 mots qui lui semblaient très nécessaires pour cette traduction: les mots comme *aristocratie*, *démagogue*, *législation*, *politique*, *la langue maternelle*... y étaient les plus fréquents. C'est-à-dire que ce qui compte ici c'est la liberté du traducteur et sa responsabilité de transmettre le message du texte original. Même on parle, de nos jours, du "transfert" dans la traduction. Selon cette méthode de "transfert", la traduction suit apparemment les non-linguistiques, les non-textuels ou les cultures des destinataires plus que la forme, la linguistique et les lois des signes. (Bouillon Pierrette et Clas André: 1993, p. 64) C'est pour cela que par exemple le mot *cœur* dans la Bible serait traduit par *foie*, *abdomen*, *gorge* etc.

Mais d'où vient-elle toute cette liberté dans la traduction? Pourquoi le traducteur se permet-il de prendre tous les moyens possibles pour réussir dans l'acte de traduction? Quels sont donc les vrais principes dans une

traduction? Il faut dire que sans cette liberté du traducteur, il y aurait un solipsisme linguistique absolu qui rendrait la traduction impossible. Compte tenu des exemples cités et de la liberté que les traducteurs se donnaient, il nous semble que la traduction n'est pas basée sur une simple différence entre les langues ni sur une simple approche de l'équivalence formelle, mais au contraire, sur les choses les plus communes aux langues, sur des aspects universaux existants des langues et sur des approches inventives ou contrastives des traducteurs. (Mounin G.: 1963, pp. 189-223)

A vrai dire ce sont ces universaux qui facilitent la tâche du traducteur et rapprochent des langues les unes des autres tout en limitant les différences éventuelles. Ce qui est intéressant, c'est que selon certains théoriciens de la traduction ce sont les non-linguistiques et les non-textuels qui rendent la traduction impossible et que celle-ci doit absolument se faire à travers la linguistique et l'étude des signes. Tandis que certains d'autres trouvent que si la traduction est possible, c'est grâce à ces notions non-linguistiques et non-textuels ou bien à cet aspect extra-linguistique ou extra-textuel et une traduction de forme et de signe par signe est impossible. Et pour cause, car c'est dans la traduction des universaux et des traits communs que la liberté du traducteur sera garantie plus et il arrivera à traduire l'impossible. (Ladmiral Jean-René: 1994, p. 87)

Il ne faut pas oublier que ces universaux ne sont pas linguistiques mais plutôt conceptuels. Par exemple des universaux écologiques comme *froid*, *chaud*, *pluie*, *vent*, *terre*, *ciel*, *jour*, *nuit* et des universaux psychologiques, des couleurs, des termes de parenté ont dans toutes les langues une même signification référentielle de base. Ici nous devons excepter certains parcours des termes de parenté qui ont parfois des référents variés dans les langues différentes. Par exemple dans la langue turque, quand quelqu'un veut dire qu'il a trois frères, cela pourrait signifier trois sœurs (de sexe féminin) ou trois frères (de sexe masculin) ou bien deux sœurs et un frère ou deux frères et une sœur. Comme si la chose existe partout et elle a un nom dans toutes les langues. Donc Il s'agit, dans les universaux, de référence à l'extra-



linguistique, mais le plus souvent le référent n'est pas distingué du concept. La possibilité de la traduction pourrait aussi être fondée sur l'existence de concepts communs déliés des langues. C'est-à-dire, on passerait directement d'une langue à l'autre en traversant les signifiants pour rejoindre les mêmes concepts sur l'autre bord. Alors on peut dire que, à part les universaux cités ci-dessus, il y a aussi un univers conceptuel commun non verbal auquel le traducteur doit arriver dans l'acte de traduction. C'est un lieu le plus favorable pour lui d'exercer sa liberté et sa méthode. Autant le traducteur s'éloignerait des aspects linguistiques autant il serait en mesure d'atteindre ces universaux non-linguistiques et ces concepts communs qui garantiraient sa tâche de traduction.

Il est à noter que le parcours du traducteur pour arriver à des concepts communs est immédiat et en partie inconscient. Car toute compréhension d'un texte en langue naturelle est de nature conceptuelle et son siège est la mémoire. Celle-ci enregistre le sémantisme dans un code délié des langues naturelles. De sorte que l'on oublie très vite dans quelle langue par exemple une information a été donnée; d'où une différence entre le concept et le signe. Les théoriciens de la traduction distinguent le concept du signe en disant que le concept est interlingual tandis que le signe reste toujours intralingual. C'est-à-dire le traducteur n'a rien à voir avec l'interprétation des signes, il n'a pas besoin de partir d'un signe à l'autre, de trouver l'équivalent des signes de la langue de départ dans la langue d'arrivée, mais au contraire, il doit atteindre immédiatement les concepts communs qui se trouvent à la fois dans les deux langues en question. C'est peut-être pour cela que les linguistes étaient toujours à la recherche d'une langue universelle. Nous pensons, par exemple, parmi d'autres, à la langue *Espéranto* (1887) dont l'inventeur, Zemenhof, espérait, par cette langue universelle, de mettre fin aux problèmes des diversités des langues et des traductions.

### 3. Expériences des universaux

Les universaux des langues et les concepts communs entre des langues ne

montrent qu'un lien étroit entre le langage et la pensée. Celle-ci joue un rôle crucial dans l'application de la méthode contrastive du traducteur à la traduction. Une fois qu'il se trouve dans un contexte de pensée, de la non-linguistique ou de l'extra-linguistique, le traducteur vise, même au prix de l'invention ou de la fabrication des termes qu'il trouve nécessaires, à transmettre le contenu du texte à traduire à ses lecteurs. Autrement dit, il devient un traducteur d'équivalence au lieu d'être un traducteur de correspondance. Cette équivalence n'est que le côté inventif du traducteur. Il ne faut pas considérer cette méthode du traducteur comme trahison ou infidélité en traduction, par contre, il s'agit plutôt d'une transmission et d'une émission du message, de l'information, du sens et du contenu. Le traducteur change, invente, fabrique et transmet. Mais tout cela est fait selon sa pensée et sa propre méthode. Par exemple, dans la traduction de *Proust et les signes* de Deleuze en persan, j'ai moi-même à plusieurs reprises privilégié le côté non-linguistique du texte à la linguistique. Là où Deleuze parlait de la sexualité d'une manière hermaphrodite, de la transsexualité par les voies transversales de Charlus et Albertine, je ne pouvais pas trouver, linguistiquement parlant, des équivalents persans et j'essayais de trouver des termes qui convenaient bien à la mentalité et à la culture des lecteurs iraniens ou de faire passer la pensée dominante du texte. Au cours d'un autre effort, quand je traduisais un livre intitulé *Foucault ou le nihilisme de la chaire* de José-Guilherme Merquior, j'ai eu beaucoup de problèmes concernant le côté linguistique des choses. Surtout quand Foucault parlait de certaines cérémonies, des habitudes, des mœurs et des cultures du temps passé. Il y avait quelques citations de certains livres écrits de 1550 à 1650; des livres presque inconnus qui sont tombés dans l'oubli. Quand il racontait par exemple les aventures et les mœurs des *Histoires des monstres* de Ulysse Aldrovandi, *plantis libri* de Césalpin, quand il abordait des réflexions existants dans *Les Essais philosophiques* de Tommaso Campanella, quand il parlait des lois de *La grammaire* de Petrus Ramus, quand il racontait les mécanismes de *La Magie naturelle* de Giambattista della Porta, quand il

s'amusait avec *Les Traités des chiffres* de Blaise de Vigenère, lorsqu'il parlait de *Méatoscopie* de Jérôme Cardan et des œuvres de Paracelse, je ne faisais qu'une traduction d'équivalence en transmettant tout simplement ce qui pourrais être bien reçu par mes lecteurs d'expression persane. Vu les difficultés linguistiques qui se trouvaient dans les exemples cités dans le livre en question, je n'avais comme solution qu'à faire appel à mes méthodes contrastives que je trouvais par rapport à la culture et à la mentalité de mes lecteurs éventuels à venir. Par exemple, nous savons tous, en Iran, ce que signifie *chiromancie*, car cela existe largement dans notre culture à nous, mais on ne connaît pas la *méatoscopie* et on ne la pratique pas. Alors tout ce qui concernait la culture "méatoscopique" de Jérôme Cardan, abordée par Foucault, est remplacé par la culture chiromancienne. Je dis culture parce que la chiromancie chez nous se fait par une certaine cérémonie spécifique qui serait appliquée par certaines personnes en brûlant, par exemple, normalement une plante appelée la rue sauvage et en sifflant dans un bol d'eau etc. Concernant les chiffres de Blaise de Vigenère, il y eu encore une discordance de sens et de culture. Car la culture des chiffres, la façon par laquelle nous traitons souvent les chiffres varie d'une culture à l'autre et d'un pays à l'autre. Les chiffres sont, chez nous, étroitement liés à certaines croyances et à certaines coutumes. Pour en citer quelques uns à titre d'exemple, je rappelle que le *un* est chiffre de Dieu, le *cinq* est très sacré, le *sept* est pour les morts et pour bien d'autres choses, le *douze* est encore très respecté, le *quatorze* est encore très sacré religieusement parlant, le *quarante* est le chiffre de deuils et des contes, le *cinquante* est un chiffre de rappel etc. En fait, ce qui m'a orienté dans la traduction de ce livre, c'était ma connaissance extra-linguistique et ce qui a facilité le processus de la traduction, c'était une méthode contrastive qui liait les deux cultures différentes. Dans la traduction d'un autre livre intitulé *Heidegger et son siècle*, écrit par Jeffrey Andrew Barash, ce qui m'a poussé à me passer du côté linguistique des choses, c'était des mots comme *divin(e)*, *divinité*, *transcendance*, *transcendantal(e)* etc. Nous savons très bien que ces mots,

dans la philosophie existentialiste et de Dasein de Heidegger, n'ont rien à voir avec ce que nous entendons par exemple dans certaines croyances. Le mot *transcendental* chez les existentialistes et les phénoménologues est une conscience pure, dégagée de toutes les données de l'expérience et elle est la seule réalité irréductible. Tandis que dans la philosophie orientale, par exemple chez Avicenne et Mollâ Sadra, ce mot a une connotation idéologique et de croyance. Car le mot *transcendental* (Motaali) est toujours considéré comme un élan vers une réalité souveraine qui n'est que celle du créateur tout puissant.

Ainsi que l'on vient de le constater, il y a, entre le traducteur et la traduction, un pacte plus intime et plus personnel. La traduction reste un domaine de jeu et de créativité pour chaque traducteur et personne d'autres ne pourrait le remplacer dans ce jeu créatif. Le traducteur est le complice du contenu du texte en traduction. Il est souvent emporté par les courants linguistique et extra-linguistique à la fois et il s'en sort toujours tout en transmettant l'envers et l'endroit de la langue source à la langue cible.

## Conclusion

Compte tenu des exemples cités et de ceux tirés de mes propres expériences de traduction, on peut dire, en guise de conclusion, que la traduisibilité et l'intraduisibilité se côtoient dans toutes les traductions. Tous les textes seraient traduisibles si le traducteur invente, fabrique et crée un nouveau monde et une nouvelle vision du monde basés sur la connaissance extra-linguistique de ses lecteurs, s'il s'éloigne du joug des signes et de la linguistique et s'il entreprend ses approches contrastives et ses méthodes inventives: il pourrait ainsi les leur transmettre. Et tout cela ne sera possible s'il ne s'appuie pas sur les traits communs, les universaux, les équivalents, les interprétations et les liens. Par contre, tous les textes seraient intraduisibles si le traducteur suit une méthode de forme et pratique une traduction directe, de mot à mot, de correspondance, de signe en signe, et s'il s'appuie sur les différences, les diversités, les discordances et les distinctions entre deux

langues, deux cultures et deux mentalités. Pour mieux réussir en traduction, il vaut mieux de sacrifier la linguistique à la non-linguistique, car celle-ci est la plupart du temps commune entre les peuples, les cultures, les civilisations tandis que la différence linguistique s'impose dès le début de la traduction.

### Bibliographie

- BOUILLON Pierrette et CLAS André, *La Traductique*, Les Presses Universitaires de Montréal AUPEL/UREF, 1993.
- DELEUZE G., *Proust et les signes*, Presses Universitaires de France, Paris, 1964.
- DELISLE Jean, *Les Traducteurs dans l'histoire*, Presses Universitaires d'Ottawa, 1995.
- EBN ESHAGH ALNADIM Mohammad, Trad. Par Tajadod M.-R., *Alfehrest*: septième article, Amir Kabir, Téhéran, 1987.
- JAKOBSON R., *Essais de Linguistique générale*, Les Editions de Minuit, Paris, 1963.
- JEFFREY A.-B., *Heidegger et son siècle*, PUF, Paris, 1995.
- LADMIRAL Jean-René, *Traduire: théorèmes pour la traduction*, Gallimard, 1994.
- MERQUIOR José-Guilherme, *Foucault ou le nihilisme de la chaire*, Presses Universitaires de France, Paris, 1986.
- MOUNIN G., *Les problèmes théoriques de la traduction*, Gallimard, Paris, 1963.
- ROGER-CANON Françoise, *Revue-texto-net*, 2010.

# SID



بلاگ مرکز اطلاعات علمی



کارگاه‌های آموزشی



سرویس ترجمه تخصصی



فیلم‌های آموزشی

## کارگاه‌ها و فیلم‌های آموزشی مرکز اطلاعات علمی

آشنایی با پایگاه‌های اطلاعات علمی بین‌المللی و ترجمه‌های جستجو بین‌المللی و ترجمه‌های جستجو

کاربرد نرم افزار SPSS در پژوهش

پروپوزال نویسی (علوم انسانی)

کاربرد نرم افزار End Note در استناددهی مقالات و متون علمی

صدور گواهینامه نمایه مقالات نویسندگان در SID